

Le large, la limite et la folie : crédit de mort et hypothèque sur le radeau du migrant

Bi Kacou Parfait DIANDUÉ

Université Félix Houphouët-Boigny de Cocody

diandueb@yahoo.fr

Résumé

Il s'agira d'analyser le phénomène de l'immigration clandestine dans l'irrationnel de sa persistance. Malgré les appels et les dangers face à ce phénomène, il semble s'installer dans la durée et au mépris même de la vie humaine. La Méditerranée en devient une nécropole. Devant l'insensibilité des politiques européennes, la déferlante migratoire dans sa fougue et volonté intangible pose la question de la stabilité mentale. Il n'en faut pas beaucoup pour transformer l'humain en bête. Peut-être juste lui ôter le pain. A partir de l'analyse de la transgression du tabou de la sacralité de la vie, nous montrerons l'inassouvi et l'inaccompli du migrant suicidaire. Nous démontrerons comment la mise en crise du trièdre « l'humain, le pain et la bête » ouvre le large, franchit la limite et manifeste la folie.

Mots clés : Folie. Large. Limite. Mort. Vie.

Resumen

Se trata de analizar el fenómeno de la inmigración clandestina en la irracionalidad de su persistencia. A pesar de las advertencias y de los peligros frente a este fenómeno, parece instalarse en el tiempo y en desafío de la vida humana. El Mediterráneo se convierte en una necrópolis. Frente a la insensibilidad de las políticas europeas, la ola migratoria en su ímpetu y voluntad intangible cuestiona la estabilidad mental. Basta poco para cambiar el humano en fiera. Quizás sólo quitándole el pan. A partir del análisis de la transgresión del tabú de la sacralidad de la vida, mostraremos lo inalcanzado y lo incumplido del emigrante suicidario. Demostraremos cómo la puesta en crisis de triedro "humano, pan y fiera" abre el alta mar, cruza los límites y manifiesta la locura.

Palabras clave: Locura. Alta mar. Límites. Muerte. Vida. Abstract

Abstract

It will analyze the phenomenon of illegal immigration as an irrational fact. Despite the calls and the dangers facing this phenomenon, it seems to settle down in duration and in contempt even of human life. The Mediterranean becomes a necropolis. Faced with the insensitivity of European policies, the migratory surge in its enthusiasm and intangible will raises the question of mental stability. It does not take much to turn humans into beasts.

Maybe just take the bread off. From the analysis of the transgression of the taboo of the sacredness of life, we will show the unfulfilled of the suicidal migrant. We will demonstrate how the crisis of the dialectic "the human, the bread and the beast" which opens wide, crosses the limit and manifests madness.

Keywords: Madness. Wide. Limit. Death. Life.

0. Introduction

Dans une longue prosopopée où la folie refuse de se définir, Érasme consigne dans son *Éloge de la folie*, par les propos de la folie elle-même, que :

Qu'on dise de moi tout ce qu'on voudra (car je n'ignore pas comme la Folie est déchirée tous les jours, même par ceux qui sont les plus fous), c'est pourtant moi, c'est moi seul qui, par mes influences divines, répands la joie sur les dieux et sur les hommes (Érasme, 2009 : 1).

Se plaçant au-dessus des dieux et des hommes, la Folie établit son empire sur l'existence toute entière en se décrivant comme l'échanson des dieux et des êtres. Elle est maîtresse des joies éternelles et des rires perpétuels. Dans sa présentation, la Folie chez Érasme fustige l'hypocrisie des hommes qui la pourfendent et refusent de reconnaître ses bienfaits. Le texte est donc une autosatisfaction de la folie qui tranche radicalement avec ce que le sens commun pense d'elle. De là, le sens commun appréhende la folie comme une désarticulation de la psyché qui conduit aux extrémités de la violence et de la niaiserie. La folie altère la raison et emprisonne la conscience. Du point de vue métaphorique, et c'est le cas dans cette contribution, la folie est la négation du danger et la prise inconsidérée du risque. Elle est le moteur du défi sans lequel la vie, finalement, n'est pas possible. En analysant le sujet « Le large, la limite et la folie : crédit de mort et hypothèque de vie sur le radeau du migrant », on peut valablement se poser la question suivante : Face à la misère, la raison est-elle absolue ou relative ? L'aventure du migrant sur des radeaux de fortune est une mise à l'épreuve de cette raison. Cerné par le manque et le minimum vital, il résiste à la tentation de la traversée et cède au devoir de survie. Son entêtement et l'apparent refus de voir le danger si ce n'est sa volonté d'aller à la confrontation avec le risque assurent une réserve au jugement sur son équilibre mental. Fou, dément ou insouciant, le migrant est aux prises avec les vagues cannibales d'une mer déchaînée. La violence de la rencontre entre l'homme et la mer est à la hauteur du désir vindicatif, du premier, de dompter ses rêves de traversée. C'est en trois étapes que sera analysé le sujet. Nous montrerons d'abord comment la confrontation du migrant au mirage de la mer le transforme en une proie potentielle. Ensuite, nous montrerons que sa volonté absolue

de traversée est une forme de dérèglement des sens. Enfin, nous prouverons que la folie du migrant est un cri et un acte qui expriment le besoin de vivre.

1. Le mirage, l'ombre et la proie

Alléché par l'opulence de l'Occident ou plus exactement stimulé par l'idée des richesses occidentales, le migrant surmonte ses peurs en bravant l'étendue et la dangerosité de la mer. La proximité géographique, et même historique entre l'Afrique et l'Occident, fonde en légitimité le regard envieux que porte l'Afrique de la misère sur l'Europe de la richesse. L'immigration illégale au péril de la vie du migrant est un appel des sens et non de la raison. L'image qui s'y prête est celle d'un personnage affamé tenu à l'écart derrière une cloison qui laisse filtrer les odeurs d'un festin qui mijote. L'on est en présence, ici, d'une double allégorie superposée. L'expérience de Pavlov et ce que nous appellerons le syndrome de Djéha¹. La perception des odeurs de la cuisine active l'appétit et débride l'imagination du migrant affamé. Il s'imagine un plat fumant orné de poisson et de viande ; agrémenté d'épices dont les couleurs vives se conjuguent à la vapeur parfumante. Il avale en avalanche sa salive et trépigne d'impatience. Semblable au tintement du métronome de Pavlov, l'odeur du plat éveille les réflexes du migrant et le décide à franchir le mur. Cette première expérience est complétée par l'attitude de Djéha, un jeune homme qui n'avait pas suffisamment d'argent et qui en avait juste pour acheter du pain sans condiment. Faisant route dans

¹ « Djéha et les brochettes », texte tiré de manuel au programme scolaire en Côte-d'Ivoire :

« Un jour, Jhâ passe devant un marchand de brochettes. Or, il a très faim, mais malheureusement, il n'a pas beaucoup d'argent. Il a une idée. Il va acheter un morceau de pain et revient devant les brochettes en train de cuire. Il pique le morceau de pain sur un bâton et le place au-dessus des brochettes en train de cuire. Le marchand est étonné :

- Que fais-tu là ?

- J'en ai pour une minute seulement.

Effectivement, très vite le morceau de pain est recouvert de fumée et de graisse.

Alors Jhâ mange le pain parfumé à la cuisson des brochettes.

Le marchand le regarde faire, puis lui dit.

- Tu me dois de l'argent !

- Quoi, répond Jhâ, je n'ai pas touché à tes brochettes, pourquoi veux-tu que je te paye ?

Mais le marchand ne veut rien entendre et il emmène Jhâ chez le Cadi.

Le Cadi écoute l'histoire et se tourne vers le marchand

- Combien veux-tu d'argent ?

- Je veux un dinar, répond le marchand.

Le Cadi se tourne vers Jhâ - Donne-moi un dinar. Jhâ donne un dinar au Cadi. Le Cadi prend le dinar et le met sous le nez du marchand. Puis il rend le dinar à Jhâ.

Le marchand proteste

- Mais ce dinar est pour moi. Pourquoi vous le lui rendez ?

Le Cadi répond

- De quoi te plains-tu ? Jhâ a senti l'odeur de tes brochettes, et toi, tu as senti l'odeur de son argent.

Vous êtes quitte ».

les pénates de son imagination, il hume l'odeur de brochettes grillées par un marchand. Ne pouvant résister à cette odeur et voulant accompagner son pain de ces brochettes, Djéha fend le pain, s'approche de la grille sur laquelle cuisent les brochettes et capte la fumée qui remonte du feu transportant les arômes de la viande et des épices braisés. On pourra le remarquer, le migrant subit une excitation des sens qui le motive à franchir les barrières. Derrière la cloison, il est stimulé par la montée des odeurs qui l'amènent à deviner de copieux plats. Il passe ensuite à l'action comme Djéha mais s'expose à la réaction du marchand. Le migrant paraît fonctionner dans cette double allégorie qui en appelle une troisième : l'allégorie de la caverne. Les sens du migrant l'ont convaincu d'un monde idéal idyllique dont la quête dans l'Occident vaut tous les défis. Le désir et le risque de braver la mer qui n'est pas un lac gelé et dont les contraintes sont immenses, mais qui laisse miroiter l'imminence de l'horizon créent un mirage. C'est le même mirage dans l'esprit du migrant qui voit danser l'ombre de l'Occident sur le mur de son esprit. Se jetant à l'eau, il devient la proie de vagues qui le portent sur les berges de Lampedusa ou des villes balnéaires espagnoles ou italiennes. Mort ou vif, il sera arrivé à destination.

Le large se présente comme une invitation à la fuite et à liberté. Symbole de l'expression de la volonté, par l'absence des barreaux et par l'imagination de l'horizon en course continuelle, le large est le pont liquide qui fait double rhizome avec la terre. Rhizome avec la terre d'oppression et rhizome avec la terre d'expression. La mer qui s'étend et s'étire à l'infini a la longueur et la profondeur de l'espoir du migrant. Semblable à la liberté retrouvée, la traversée est une course contre le destin et contre la montre. Symétrie du ciel, couverture illimitée, le large est l'idée et la matérialité de la cavale. Fuir la misère, fuir la prison de la faim, fuir la contrition, fuir la privation ; autant de fuites additionnées propulsent le migrant dans les flots au large de la mer fille de la liberté et mère de l'espoir.

Le large est un permis de rêver. Il est un permis de s'inventer un possible. L'horizon qui s'éloigne au fur et à mesure que vogue l'embarcation sur la houle rapproche le migrant de son rêve. Plus le voyage est long et périlleux, plus le rêve d'un paradis est ardent et vif. La difficulté de la traversée rend le large laborieux et l'espoir intermittent instaure une sorte de métaphore de la guirlande dans les attentes du migrant. Les lueurs d'espoir et les nuits de désespoir s'alternent. C'est justement la part lumineuse de l'espoir qui maintient le migrant éveillé, guettant un navire sauveteur et salvateur. Le large est un espace de tous les possibles où le bonheur peut nicher dans un navire qui pointe tout comme le malheur décharne par les griffures des vagues qui chevauchent le vent violent. Siège de sentiments instables qui gravitent autour d'un hypothétique espoir, le migrant est dans un trouble émotionnel qui perturbe son être. Hagard et effrayé par l'immensité du large, le migrant est soulagé par l'espérance d'une vie nouvelle. Le passage suivant l'indique avec éclat :

De toutes les informations qu'on nous donnait sur l'émigration clandestine il n'y avait rien de vrai, seule la réalité du terrain pouvait nous montrer combien elle était difficile et dangereuse. En essayant de dormir j'ai commencé à me rappeler les conséquences du voyage et de ses dangers. Vous savez si nous sommes 1 million à vouloir faire ce voyage seul [sic] 500000 d'entre nous vont réussir à arriver en Espagne, non pas par courage mais par chance. Et des 500 000 arrivés 200 000 vont retourner chez eux à cause des maladies et les autres à cause de leur gouvernement. Nous ne pouvons pas passer toute notre vie à pleurnicher sur nos hommes d'état quand eux, ils ne font rien pour prouver qu'ils travaillent pour le peuple. Ils provoquent seulement notre révolte. Chaque jour que Dieu fait nous entendons parler des scandales et de ces sommes astronomiques détournés [sic] alors que le peuple crie famine, et périt dans les maladies et le désespoir (Cissé, 2008 : 71).

On comprend que prendre le large, ce n'est pas choisir entre la mort et la vie. Prendre le large n'est pas jouer à pile ou face avec le destin mais c'est jouer au dé avec sa volonté car le large offre des possibilités multiples. Le voyage est une expérimentation personnelle qu'entreprend le migrant. Resté sourd aux appels et aux avertissements des organismes de prévention ou rendu sourd par la misère et la maladie, le migrant se forge sa propre expérience dans le feu du risque et la bravade du danger.

2. Dérèglement de la raison

On pourrait indiquer que le choix déraisonnable des voies de l'impossible pour atteindre l'Europe est une sorte d'éloge de la folie volontaire. Car le migrant fait le choix de partir. C'est en toute conscience de la situation qu'il met les voiles. Il s'organise et prépare son voyage qui n'est pas une aventure improvisée mais un programme de construction personnelle qui naît du constat de la misère ambiante dont la frustration est renforcée par le malaise de la mauvaise gestion des sociétés dominées. Frustré, le migrant devient un révolté et un indigné. Tout en devenant un désespéré, il ne désespère pas pour autant de la vie car il l'imagine au-delà des mers. Le désespoir se révèle ainsi dans sa double motivation. Il est volonté de se départir de son moi rejeté et détermination de quérir son moi projeté. Le migrant ne veut plus être miséreux, il veut quitter la peau du damné pour devenir heureux et capable d'être. À l'incapacité de pouvoir et d'agir sur son existence, il veut être capable et libre d'organiser sa vie. Le désespoir a ainsi cette inclinaison fourche de stimuler l'instinct du bonheur et de capituler face à la fatalité. On le lit bien chez Kierkegaard dans son *Traité du désespoir* quand il se demande et répond :

Le désespoir est-il un avantage ou un défaut ? L'un et l'autre en dialectique pure. A n'en retenir que l'idée abstraite, sans penser

de cas déterminé, on devrait le tenir pour un avantage énorme. Être passible de ce mal nous place au-dessus de la bête, progrès qui nous distingue bien autrement que la marche verticale, signe de notre verticalité infinie ou du sublime de notre spiritualité. La supériorité de l'homme sur l'animal, c'est donc d'en être passible (Kierkegaard, 2015 : 64).

Il en ressort que le désespoir est ce qui fonde l'humanité même. Il est le moteur de l'existence humaine. Du point de vue de Kierkegaard, l'incapacité de l'animal à se désespérer le rive à la périphérie de l'humanité. Le statut de la verticalité n'étant pas exclusif à l'humain, il le partage avec les grands singes, le désespoir est avec la spiritualité l'un des atavismes de l'humain qui le distingue et le rend supérieur à l'animal. Reconnaissons ici l'unilatéralité de cette position tant il est à méditer dans le regard perdu et les mines déconfites des animaux des zoos qui laissent, si ce n'est un sentiment de culpabilité de/dans l'humain, l'obligation de lire une forme de désespoir et de déprime chez ces obligés des cages. Nous pensons, à la suite du philosophe danois, qu'outre l'humain, le désespoir est au cœur de l'être et du vivant. Chez le migrant, le désespoir est la force motrice qui le propulse au-devant du risque. Il altère son sens du jugement, relativise chez lui la notion de raison et de conscience. Le désespoir ramène ainsi l'homme à la hauteur de la bête.

C'est donc en toute responsabilité ou irresponsabilité, c'est selon, que le migrant se construit une raison en marge de la raison objective – quoique sa propre raison lui paraisse objective. On comprendra alors que la raison de l'affamé n'est pas celle du repus. Cette dialectique amène à soupeser la notion même de raison. L'angle de perception et les motivations d'un acte doivent être pris en compte dans l'évaluation de la raison qui sous-tend cet acte. Ce qui peut ainsi apparaître raisonnable pour une personne peut être insensé et déraisonnable pour une autre. De la sorte, le refus de la voie de la raison crée une inconscience du danger qui embarque le migrant sur des pirogues de fortune dans les bras de la houle. L'expérience de la traversée nous en donne un écho :

Mais une chose est claire, si nos chefs d'état continuent de nous diriger tel qu'ils le font, en mentant, en nous manipulant avec l'aide de l'armée pour rester éternellement au pouvoir aucun jeune africain ne restera dans son pays. Ce jeune, il partira, il mourra dans les mers, dans le désert mais il ne restera pas pour faire la guerre ou mourir de faim. Vous ne pouvez pas imaginer le nombre de morts tombés dans cette mer, ce nombre de fils d'africain tombés, jamais vous ne pourrez l'imaginer... Allez au Sénégal dans un quartier appelé « Thiaryoye » où 135 personnes qui habitaient ce quartier sont mortes, ils étaient pourtant les meilleurs pêcheurs du quartier. Ceux qui ne comprennent pas croiront que toutes ces personnes qui

ont trouvé la mort en essayant de traverser la mer, ils penseront que ces milliers de gens morts l'ont fait parce qu'ils étaient stupides mais c'étaient des gens qui ne pouvaient pas regarder continuellement la souffrance de leur famille, qui ne pouvaient passer le reste de leur vie à demander la charité aux autres. La moitié de ces hommes étaient des pères de famille et c'était leur devoir de s'occuper de leurs familles, l'autre moitié c'était des gens en âge de fonder leur propre famille et ils ne pouvaient le faire en restant dans leur pays où tout ce qu'il y avait de meilleur était transféré vers d'autres lieux. Tous ces hommes resteront pour moi et leurs familles des martyrs, ils auront le respect de toutes les générations et feront la honte de tous les politiciens véreux et celle de tous les chefs d'état vaniteux (Cissé, 2008 : 81).

L'observateur de la situation se trouve devant la construction de deux logiques qui induisent deux modes de raisonnement. La logique de l'affamé et celle du repu. Dans une version autre, c'est la logique du serf et celle de l'homme libre. On la lirait aussi sous la logique de l'esclave et celle du maître. Retenons que la logique de l'affamé est une logique altérée. La misère met une telle pression sur la raison que toutes les solutions même les plus infâmes et les plus déraisonnables semblent avoir du sens. Le migrant suit alors la voie de sa conscience, celle qui l'oblige à échapper à la mort certaine. Il s'invente la philosophie immédiate de l'homme surpris par le feu et qui n'a pas besoin de choisir une qualité d'eau pour éteindre le feu ; si tant est qu'il parvient à éteindre ce feu avec une eau de quelque nature que ce soit. Cette logique controversée obéit à un certain sens de la raison dont se persuade le migrant. L'autre raison, celle du migrant, qui n'est pas celle de l'Occidental, est perçue comme étant de la folie. C'est une forme de raison décalée. Car le migrant ne raisonne plus. Il croit en ses rêves. Il croit en l'Occident et il croit peut-être à la vie. Il est devenu croyant par la pression conjuguée de la misère et du rêve. La misère et la colère ont fait un tel dégât dans son processus d'appréhension du monde que la prise de risque a les mêmes conséquences que le refus de tenter l'aventure. Il est donc nécessaire de prendre le risque de la traversée. Vivre se trouve au bout du voyage, même s'il faut braver la mort pour y arriver ; la vie dans tous les cas n'en aura que bon goût. Car en fin de compte et avant tout ne dit-on pas qu'à vaincre sans péril, on triomphe sans gloire ? La logique sacrificielle du migrant doit s'appréhender dans son choix même de braver la mer par des moyens précaires.

La précarité de son existence fragilise son être dopé par ses rêves, il est fanatisé au point d'être dans une sorte d'ivresse et de transe dynamisantes. Le courage du désespéré est un pied de nez à la mort. Car en réalité la mort ne lui fait pas peur. Le migrant n'a d'autre peur que de retourner à sa condition première d'être affamé. La

mort ne fait pas plus peur que les conditions de la mort elle-même. L'agonie de la misère doit sembler plus lente et plus dégradante que la strangulation de la houle. Restant sourd aux appels, le migrant prend la mer pour risquer d'être pris par la mer. Espérer qu'il sera démotivé par les accidents et les désastres en mer, c'est ne pas intégrer le schème de pensée du désespéré. L'Europe ne doit pas appréhender le sauvetage des embarcations comme un secours à des suicidaires. Le sauvetage d'un navire à la dérive est un pari gagné pour les migrants. Ils misent sur l'insolvabilité du hasard. S'ils sont sauvés, leur destin s'est écrit dans cette voie. S'ils périssent, c'est aussi leur destin qui l'a voulu. Dans un cas comme dans l'autre, les migrants s'inventent la raison de croire dans la vie en forçant les portes de la mort. Comment comprendre une telle obstination à gagner l'Europe ? La raison du désespéré étonne la raison logico-objective :

Comment vous pouvez dire à des gens de jeûner alors que vous passez toute la journée à manger ? Comment vous pouvez nous demander de rester en Afrique alors que nos dirigeants passent la moitié de leur temps en Europe ? Ils reviennent toujours plus beaux, et bien portants et plus riches pour nous dire toujours les mêmes bobards. Comment eux pouvaient ils nous empêcher de dompter les mers, les vagues gigantesques et le froid ! (Cissé, 2008 : 19).

La détermination nommée déraison opère. Elle forge le courage fanatisant qui motive le migrant dans sa quête d'espoir. L'appel de l'espoir est plus audible que l'inhibition de la peur. Le courage aux allures de suicide fait tinter la volonté de traverser dans le sanctuaire de la croyance du migrant. Le large dont la brise fraîche porte les fragrances de la liberté dissipe l'exhalaison de la misère qui assiège les sens du désespéré. Traverser est donc un double symbole. Naître de nouveau et vaincre son destin pour écrire sa destinée. La destinée dans ce cas se trouve à la destination finale là où dansent les mouettes. La nouvelle naissance côtoie, dans le symbole, la mort. Le combat épique que livrent les capitaines des navires en pneumatique ou en bois rouge face aux vents violents. La nuit intimidante des veillées de la traversée, les lames aiguës de la mer impitoyable, les vagues brutales de la houle, sont autant d'embûches qui font vaciller les rêves. Croire dans son rêve apaise le migrant apeuré au milieu du vaste espace liquide de la Méditerranée en furie :

Un mal étroit nos entrailles. C'est le mal du déficit d'existence, le mal du vouloir sans volonté, de l'aspiration sans objet, de l'aspiration pure. C'est la mélodie du devenir. Les instants fondent, ploient et s'étirent – faute de grâce. Où le temps pourrait-il nous mener quand nous ne sommes pas suffisamment forts pour le supporter ? Il nous opprime sans pitié, cependant que, victimes éternelles, rejetés en marge de toute destinée, nous nous livrons à lui en pâture. (Cioran, 2011 : 17).

Cioran présente en ces termes le Roumain d'antan. De son point de vue, c'est un être opprimé par son destin et souillé par le temps. Fouinant dans l'infra-humanité, il s'arc-boute à des rêves périssables dont l'encoignure porte les chrysanthèmes du futur désenchanté. On note dans ce passage la flétrissure et l'angoisse que partage le migrant africain. Devant la détresse « les vaincus » sont égaux. Dévasté par le spleen, le « dor » selon le terme de Cioran, le vaincu darde comme dans l'ivresse de l'hébétude :

Si un seul frisson s'animait, les astres quitteraient le ciel et s'étendraient tel un baume sur les blessures du corps et de l'esprit. Mais on ne crie pas sa peur sans risquer sa raison. Face à l'absolu, la folie est le seul acte sincère. Quelque part, nous sommes tous des insensés. L'air que nous respirons est un hospice où la raison entretient de fausses éclaircies. Dans le monde, les ténèbres ne sont pas l'improbable ; elles sont la certitude de nos os. La nuit gémit dans leur moelle et dans celle des pensées. La lumière rend l'âme dans les chevilles, dans le crâne. Et tandis qu'elle vacille, quelqu'un tourne l'ultime page de l'esprit (Cioran, 2015 : 22).

L'on comprend avec Cioran que les marges de la raison sont des zones labourées par le courage. Poser un acte hors de raison pour sauver sa vie ou risquer la mort pour préserver sa vie est un acte de haute justice et de fort courage. Car, en fin de compte, pourquoi courir car la mort nous précède et nous suit. Elle est la destination de tous ; il faut donc oser la mort pour gagner sa vie même si on risque la mort car de toute manière c'est par-là qu'on finira. Prendre la mer sur des embarcations peu fiables est un acte de courage et non de déraison. C'est un acte de folie qui décuple le courage et conquiert le danger. La folie est l'anti-peur et la dynamique porteuse.

3. Le besoin de vivre

La traversée n'est, par-delà, pas un élan de suicide collectif. On notera un paradoxe dans le besoin de vivre en côtoyant la mort. Rêver dans le lit de Thanatos, c'est cajoler Hypnos, éveillé. C'est aussi Hypnos qui contemple son frère jumeau dans les yeux larmoyant du migrant. Rêver l'Occident, le rêve éveillé s'évanouit dans le cauchemar du désastre du naufrage. L'insistance collective des migrants qui hypothèquent permanemment leur vie paraît davantage un besoin de vivre qu'une volonté de mourir. Or le péril des embarcations de fortune et des conditions météorologiques désastreuses confirment la gémellité d'Hypnos et de Thanatos. La mort côtoie la vie et la vie engendre même la mort dans les creux de vagues cannibales d'une mer Méditerranée déchaînée qui semble en vouloir aux passeurs véreux et aux migrants désespérés. L'aventure collective de la traversée pose le débat du suicide collectif ou de la vie à tout prix. Elle soulève l'interrogation sur la conscience du danger et l'inconscience de l'acte de la traversée. Risquer la vie pour trouver la mort ou risquer la mort pour ga-

gner la vie. C'est dans cette dernière dialectique que le migrant emprunte les pneumatiques gonflés pour défier le froid, le vent, la houle et les intempéries en tout genre.

C'était une folie de vouloir dompter la nature sans savoir comment ni par où passer, c'était une folie de penser que chaque minute était la dernière, que d'une minute à l'autre la mort pouvait surgir. La peur avait pris le dessus et la prière était notre unique réconfort. Nous avions l'espoir que la vie et la mort sont deux phénomènes éloignés et tous ceux qui étaient sur cette pirogue craignaient la mort et aimaient la vie. Personne n'avait envie de mourir (Cissé, 2008 : 25).

Il est important de comprendre ici que tous les usages en société se métaphorisent comme un discours. Le faire et le dire sont discursifs si tant est que l'acte illocutoire préside à toute action. Le factuel est en conséquence discursif tout comme le discursif est potentiellement factuel. En d'autres termes, agir est un langage tout comme parler est langage. La traversée illégale de la mer au péril de la vie du migrant est un langage à la fois de révolte, de désespoir et peut-être de délire. La culture en société devient le lieu d'actualisation du faire et du dire par les découvertes, les audaces, les us, les coutumes, les usages... On l'aura compris, le défi de la compréhension du monde, des êtres des phénomènes et des mystères par le faire ou par le dire est la quête permanente du juste milieu entre l'énoncé d'un propos, le projeté du rêve et d'une intention, d'un désir, d'un vœu et leur réalisation. Toute chose qui porte à présence la problématique du défi de la traversée en tant qu'une actualisation d'une volonté *absolue* : « Aujourd'hui je traverse la frontière / Sous le ciel / Sous le ciel / C'est le vent / qui m'envoie / Sous le ciel d'acier / Je suis le point noir qui / marche / Aux rivages de la destinée » (Lhasa de Sela, 2003). Le migrant se pense comme une feuille qui sera charriée par les flots et la houle de la mer. Traversée par les nervures de ses rêves et de ses audaces, il s'abandonne à la folie du risque. La métaphore de la feuille appelle l'idée de l'unité et de la convergence des chemins que matérialisent les nervures. La poésie de l'être et d'être naît dans la rythmique systolique de la danse suave et de la volupté que la feuille esquisse au bras du vent caressant. L'aventure du vivant cristallise l'expérience de l'existant. S'ouvrir sur l'inconnu, défier le probable, tenter le possible sont autant de voies que le migrant explore pour s'ouvrir sur le large :

Solo voy con mi pena / Sola va mi condena / Correr es mi destino / Para burlar la ley / Perdido en el corazón / De la grande Babylon / Me dicen el clandestino / Por no llevar papel / Pa' una ciudad del norte / Yo me fui a trabajar / Mi vida la dejé / Entre Ceuta y Gibraltar / Soy una raya en el mar / Fantasma en la ciudad / Mi vida va prohibida / Dice la autoridad (Manu Chao, 1998).

La frêle étreinte de la brise sur les joues rugueuses des présents tendineux projette les boulevards de l'océan dont les rivages infinis attisent les craintes du présent et l'espoir du futur. La feuille comme un radeau, comme une toiture, comme une gouttière, comme une couverture, comme un pont, comme un vêtement autorise la confiance des honneurs saufs dans les gravas des existences périlleuses. Le rythme de la vie semble la cadence de la houle déchaînée sur les berges salines des espoirs fuyants. La feuille à la dérive triomphe des rapides et des chutes du fleuve arrivant à l'embouchure. Légers comme la misère, les chemins d'espérance sont faciles à porter pour gagner le large.

4. Conclusion

S'offrir au large c'est prendre rendez-vous avec l'immensité pour conjurer le sort du confinement. L'air frais de l'étendue dilate l'esprit et les espoirs du migrant qui veut échapper à sa condition d'être comprimé. Contrit par la misère, écrasé par les déboires, il risque l'étouffement et la mort dans les griffes du désespoir et de la faim. Comme un traqué qui se dissimule à ses geôliers, le migrant fend la nuit des risques et suit le ruisseau de l'espoir qui l'entraîne sur les barques d'infortune dans les entrailles de la houle. Le migrant clandestin est sujet à un trouble psychique qui l'amène à envisager une autre raison. Il nie l'évidence collective pour se fortifier dans une raison de survie idyllisant l'Occident. Il est innervé par un conflit entre la conscience du danger de la traversée et la raison de vivre. Il devient le siège d'une étourderie qui perturbe ses sens. Tout autour de lui tanguent, tout en lui s'interroge sur le bien-fondé de son désir absolu d'entreprendre la traversée périlleuse de la mer pour gagner l'Europe. Sa folie se déploie ainsi dans son acharnement à affronter la mer pour entrer clandestinement en Europe.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- CHAO, Manu (1998) : « Clandestino », in *Clandestino*. Londres, Virgin Records.
- CIORAN, Émile (2011) : *Bréviaire des vaincus II*. Paris, L'Herne.
- CISSÉ, Pathé (2008) : *La Tierra prometida/Diario de un emigrante. La Terre promise/Journal d'un émigrant*. Cádiz, Diputación de Cádiz, coll. « Dialogo de memorias ».
- DE SELA, Lhasa (2003) : « La Frontera » in *The Living Road*. Montréal, Audiogram.
- ÉRASME (2009) : *Éloge de la folie* [1508]. Pantin, Le Castor Astral.
- KIERKEGAARD, Soren (1988) : *Traité du désespoir*. Paris, Gallimard.